

Tout était préparé pour obtenir ce résultat ; les Nihilistes avaient reçu le mot d'ordre ; les étudiants de toutes les Facultés avaient d'avance nommé des représentants triés sur le volet ; les étudiantes formaient une phalange sacrée commandée par les bacheliers et les doctresses ; les poètes limaient depuis un mois leurs sonnets, leurs odes et jusqu'à leurs impromptus ; les orateurs se débitaient leurs harangues devant un miroir à barbe, faute de glace : les politiciens, fouettés la veille au corps des Cadets, mis au pain sec à l'École de Droit ou coiffés du bonnet d'âne au Séminaire, se gonflaient comme des ballons et marchaient avec précaution en gens qui tremblent que le globe s'effondre sous leurs pas.

La jeunesse inexpérimentée, amie du bruit, amoureuse du paradoxe, tapageuse par besoin d'agir, formait le gros bataillon, le bataillon des inconscients, et croyait agir d'enthousiasme, quand elle ne faisait qu'obéir à l'impulsion d'une poignée de déclassés, incapables de tout, sauf du mal, avides d'or, de jouissances grossières, prêts à tout sacrifier pour satisfaire leurs ignobles appétits, à commettre les crimes les plus monstrueux pour atteindre à une position que seule la désorganisation complète de la société pouvait leur procurer.

Ces quelques dupes, ces nombreux dupés formaient à Moscou, comme à Pétersbourg, comme dans quelques villes du Sud ou de l'Ouest, l'armée du Nihilisme.

C'était moins un combat que les sectaires de la ville sainte voulaient livrer, qu'une revue de leurs troupes qu'ils comptaient passer.

Rien n'eut été plus facile à la police que d'empêcher cette manifestation ; une douzaine de gendarmes ou un piquet de cosaques eut largement suffi pour cela, mais eut été donner aux naïfs conspirateurs une importance quelconque ; les représentants de la force publique trouvèrent plus simple de paralyser la démonstration en y prenant part que de l'arrêter.

Le gouverneur civil et le gouverneur militaire étant d'accord sur ce point, la salle demandée dans le local de l'université pour la réunion, par les organisateurs, fut gracieusement accordée, le grand banquet de 200 couverts, dans les salons de Macarof, autorisé, les toasts et les discours permis.

Cet empressement de l'autorité contrariait les meneurs exhalés ; pour se faire refuser quelque chose ils firent demander par une députation, que les étudiants seuls, — on sait ce que veut dire ce mot dans certaines bouches, — fussent chargés du programme de la fête et de l'ornementation de la salle.

Le comte G., gouverneur militaire, répondit que rien ne lui paraissait plus naturel que ce désir spontané de la jeunesse studieuse, mais stipula en sa faveur le droit de s'inscrire au nombre des souscripteurs pour une somme de 1,000 roubles.

Quoique ami intime de Pierre Alexandrovitch, qu'il n'avait aperçu que deux fois dans sa vie, le Français était, on l'a vu, fort peu au courant de cette affaire, à laquelle il attachait en ce moment il faut l'avouer, une très-médiocre importance.

Habitant depuis deux mois à peine Moscou, où il espérait se créer des connaissances utiles pour arriver à une position et par là à la fortune, ce n'était pas précisément avec de pauvres étudiants qu'il avait cherché à nouer des relations, il avait bien entendu parler du Nihilisme, que quelques attentats isolés avait mis en évidence, mais il n'était pas certain que la secte fut réellement une puissance, et, comme sa seule politique consistait à s'appuyer sur le plus fort, il ne savait pas encore à quel parti il s'attacherait, tout prêt du reste à les servir et à les trahir l'un et l'autre suivant son intérêt.

Quelques déceptions l'avaient rendu non pas meilleur, sa nature essentiellement mauvaise n'était pas susceptible de se transformer à ce point, mais plus prudent et plus résolu. Avant d'agir il prenait le vent, suivant l'expression des marins.

A 30 ans, et lorsqu'on a vécu dans différents milieux, on a acquis une certaine dose d'expérience.

Sa vie avait été toute d'aventures.

Un jour, ou plutôt une nuit, le curé d'Arthur, revenant de Périgueux avec un sien confrère dans sa modeste carriole, entendit des gémissements sous un châtaignier qui bordait la route ; il arrêta son cheval qui ne demandait pas mieux, descendit, chercha, trouva et rapporta un pauvre petit être de trois ans, blond comme les blés, de jolie figure, qui malheureusement ne sachant que pleurer ne sut donner aucun renseignement sur son état-civil.

On ne pouvait pas laisser le marinot à croquer aux loups, le brave prêtre l'emporta à sa cure.

Si gentil que fut l'enfant, personne ne le réclama, on le savait en bonnes mains et on l'y laissa. Le prêtre n'eut garde de l'envoyer à l'hospice, il le confia aux soins de la bonne Suzanne, qui, à soixante-cinq ans sonnés, fit son apprentissage de mère.

Ce fut dans ce nid champêtre, pauvre de meubles mais embaumé de vertus, que Louis de Gonzague apprit à bégayer ses prières et à épeler ses lettres. A 8 ans il commençait le latin et servait la messe, à 12 il partit en pleurant pour le petit séminaire.

A 17 il était bachelier et parlait de se faire prêtre quand son père adoptif, emporté tout à coup par une fluxion de poitrine, prise en allant pendant la nuit confesser un vieux pêcheur, lui laissa en mourant une fortune de quatre mille francs, son bréviaire et la pauvre Suzanne devenue infirme.

L'excellent Louis n'accepta de l'héritage que les quatre mille francs et, sans même attendre que les fleurs déposées sur la tombe de son bienfaiteur fussent flétries, il partit pour Paris afin d'y chercher fortune.

Son premier soin, en y arrivant, avait été de s'habiller d'une manière plus convenable à ses désirs, le second de changer son nom de Louis de Gonzague, par trop clérical, contre celui de Jules Brémont, sous lequel il entra dans sa nouvelle vie.

Tant que durèrent les pièces de vingt francs tout alla bien ; mais à Paris, lorsqu'on fréquente les cafés et les théâtres, elles n'ont pas la vie longue ; à la dernière il fallut se mettre en quête d'une position, passer de l'oisiveté au travail, de l'abondance à la gêne, le découragement succéda vite à la dissipation ; la privation forcée des plaisirs produisirent leur effet habituel, Jules se trouva jeté dans la classe des déclassés, mécontents et jaloux, vécut d'expédients peu lucratifs, encore moins honorables, se lança dans les sociétés secrètes, se fit affilier au club de la jeune Montagne et, grâce aux connaissances qu'il avait acquises au presbytère, ainsi qu'à une réelle facilité d'élocution, il avait déjà acquis une certaine popularité de carrefour quand la révolution éclata.

(A CONTINUER.)

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEDDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75
A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1084, B. de P., Montréal.

60, Rue St. Gabriel.